

Le corps, lieu de notre accomplissement spirituel¹

Par ANNICK DE SOUZENELLE

Mes amis, j'aimerais vous dire à quel point je suis émue, profondément, surtout pour partager avec vous un sujet qui m'est cher. Cela a été le premier sujet, qui a constitué l'objet de mon écriture. C'est sûr que l'on revient toujours avec sympathie à ses premières amours, et puis surtout, c'est un sujet grandiose que celui du symbolisme du corps humain.

En fait, c'est un sujet qui m'a travaillé depuis ma petite enfance. Je me souviens que lorsque j'apprenais ce qu'on appelait à ce moment-là l'Histoire sainte, j'étais étonnée du nombre assez important d'évocations du corps dans les livres sacrés et aussi dans les mythes. Vous vous souvenez comme moi du talon d'*Israhel*, qui est blessé dans le livre de la Genèse. Les blessures au pied, nous allons les retrouver dans les mythes grecs, dans beaucoup d'autres mythes. Un peu plus tard, nous allons retrouver Jacob, dont le nom d'ailleurs signifie aussi « le talon ». Donc, nous sommes là devant un sujet extrêmement important. Lui, il va être blessé à la hanche. Je voyais Sanson dont la force était tout entière dans les cheveux. Qu'est-ce que cela veut dire ? Pourquoi ? Qu'est-ce que sont ces lieux du corps ? Et quand je posais la question à mes maîtres, j'étais renvoyée comme étant indiscreète. Je n'avais pas à savoir ce que cela voulait dire. Le bon Dieu avait fait les choses comme cela, et puis c'était tout. Moi, j'étais évidemment frustrée.

Cette question est restée vivante. Plus tard, au chevet des patients qui allaient être opérés le lendemain, puisque je devais les endormir, j'étais toujours émue de leurs angoisses, de leurs questions. Pourquoi est-ce que cela m'arrive ? Pourquoi un cancer de l'estomac ? Pourquoi une fracture ? Pourquoi, pourquoi ? Je ne savais pas leur répondre. Et je sentais confusément que si j'avais pu leur apporter une piste de réponse, ils se seraient responsabilisés devant ce qui se passait pour eux et n'auraient pas laissé toute la responsabilité au médecin, au chirurgien, en se démettant un peu de ce qui leur arrivait. Je pense que cela les aurait certainement aidés. Mais j'en étais absolument incapable, et tout cela faisait problème en moi. Je pense que cela a dû produire un chemin intérieur profond, car la réponse me fut donnée. Ou tout au moins, le chemin de réponse me fut donné dans la tradition judéo-chrétienne, que j'abordai plus tard après avoir cherché pendant longtemps.

La chair, mystère de l'Homme

Paradoxalement, l'hébreu n'a pas de mot pour dire le « corps ». Ce qui est tout à fait étonnant. C'est pourquoi le mot est remplacé par la « chair ». Or, la chair n'est pas le corps. C'est cela d'abord que je veux dire, parce que c'est important. La chair s'exprime dans notre corps, mais la chair est quelque chose de profond, c'est tout le mystère de l'Homme. La première fois que nous voyons apparaître ce mot dans la Bible, au deuxième chapitre de la Genèse, c'est au moment où Dieu scelle la chair dans l'autre côté d'Adam – je vous rappelle

¹ Conférence donnée à Lausanne le 13 novembre 2007 dans le cadre du cycle organisé par le Centre catholique d'études de Lausanne, en collaboration avec trilogies.

qu'il n'a jamais été une côte dont est sorti la femme. C'est le côté de tout être humain, son autre côté mystérieux. D'autant plus mystérieux que Dieu y scelle la chair là, dans les profondeurs de son être.

On va retrouver quelques versets plus loin l'Adam. L'Adam, qui est vous et moi, l'humanité totale, chacun de nous. C'est en ce sens que son histoire nous importe. L'Adam fait l'expérience d'une grande plongée dans ses profondeurs pour aller découvrir l'autre côté de lui. Il entre dans une extase, disant : « Voici celle qui est os de mes os, et chair de ma chair. » En hébreu, le mot « os » est le mot qui est employé pour parler de la partie la plus profonde de soi. Si je veux dire moi-même dans le sens de ma plus grande profondeur, je vais dire mon « os ». Et le mot « chair » en hébreu *Basar*, est un mot extrêmement intéressant, parce qu'il contracte le premier mot de la Genèse, qui est *Bereshit*. Le mot *Bereshit* que nous traduisons très mal par « au commencement », car cela n'a jamais été le commencement de notre historicité. Le mot *Bereshit* signifie « dans le principe » : le principe qui nous habite, qui m'habite, qui est présent.

Le langage du mythe

Il faut que je fasse une petite parenthèse ici pour vous dire que nous nous trouvons, dans les premiers chapitres de la Genèse, devant des récits qui sont uniquement des mythes. Le mythe, dans un dictionnaire, est défini comme une fable. Alors je voudrais rectifier un peu les choses, parce que le mythe est le récit de quelque chose qui n'a pas de langage, c'est-à-dire de notre intériorité. Le mystère de notre intériorité. Le mystère va emprunter à l'Homme extérieur son langage pour se dire. Si bien que lorsque nous nous trouvons devant un récit mythique, il faut le verticaliser ou comprendre qu'il ne s'agit pas de le prendre à la lettre, mais d'entrer dans une intelligence profonde de ce à quoi il nous reconduit. Il nous ouvre à la réalité extrêmement mystérieuse, profonde, sacrée de l'Homme intérieur.

C'est pourquoi *Bereshit* n'est pas un commencement historique. Il est vraiment le principe qui nous habite. C'est en ce sens-là que nous sommes concernés : là, maintenant, tout de suite. Le mot *Bereshit* – compte tenu de la souplesse extraordinaire de la langue hébraïque – je peux aussi l'entendre *Bar-Eshit*, « un Fils je pose ». Le mot *Bar* est un mot extrêmement important dans la Bible, nous allons le retrouver continuellement. Il veut dire « le grain de blé » et aussi « le fils ». C'est le mot qu'emploiera le Christ lorsqu'il dira : « Si le grain ne meurt, il ne peut porter de fruit. » Et le Fils qui nous habite, c'est une semence divine qui est déposée au cœur de chacun de nous, qui est le fondement même de notre être. C'est le mot *Bar* qui est là, « le Fils », que nous retrouvons dans le mot *Basar* qui veut dire « la chair ».

L'Évangile au cœur du corps

La chair, c'est la présence du Fils, la semence. Le mot « semence » est nettement exprimé au troisième et au quatrième chapitre de la Genèse. C'est la semence avec laquelle chacun de nous est ensemencé : nous sommes ensemencé de Dieu. Nous sommes ensemencé d'une étincelle divine – d'un sperme divin j'allais presque dire – que nous avons à faire croître à l'intérieur de nous. Ce qui est d'autant plus important, c'est que si je prononce le mot *Basar Baser* – étant donné qu'il n'y a pas de voyelle en hébreu – cela devient le verbe « informer ». Ce qui donnera d'ailleurs *Bassorah*, que nous appelons « les Évangiles », « la Bonne Nouvelle ». C'est l'information profonde que le Christ est venu ré-ouvrir en nous. Je le dis toujours, je choque peut-être : le Christ n'est rien venu apporter de nouveau. Il a apporté, au contraire, quelque chose de très ancien, de ce qui est le plus antique à l'intérieur de nous, c'est-à-dire le principe même qui contient toute l'information : *Basar, Baser*, « l'information ».

Nous avons toute l'information de notre devenir au cœur de nous. Chaque cellule de notre corps est riche de cette information. C'est pourquoi, lorsque nous n'obéissons pas à cette information, qui est là déposée dans les grandes profondeurs de notre être, il est bien certain que cela crée des courts-circuits. Cela donne la maladie, toute la violence que nous voyons déferler partout. Parce que cette information n'est pas respectée, pas entendue, pas réalisée. C'est de cela dont nous mourons à l'heure actuelle. C'est pourquoi il faut que nous revenions d'une façon urgente à la compréhension des textes, des messages bibliques, des Evangiles. A ce qu'ils nous disent et à l'invitation pressante qu'ils nous font de revenir à la nécessité de faire croître la semence divine à l'intérieur de nous.

L'expérience de la forme divine

Notre corps est construit dans ce sens. Ne croyez pas que sa forme soit là par hasard. La forme du corps, nous la retrouvons dans l'archétype même de ce que la Bible appelle le corps divin, ou plus exactement la forme divine. C'est l'expérience étonnante, immense, que nous pouvons découvrir avec Moïse, dans la grande aventure de sa rencontre avec Dieu. Lorsqu'il monte sur la montagne du Sinaï pour recevoir la Torah, Dieu dit de lui : « A mon serviteur Moïse, je parle bouche à bouche, et lui, il voit ma forme. » Ce bouche à bouche est traduit dans la plupart de nos bibles par « face à face ». Mais ce n'est pas suffisant : le bouche à bouche, cela veut dire le « verbe à verbe ». C'est pour cela qu'il s'agit d'un baiser divin. Moïse reçoit la Torah, nous recevons la Torah, car nous pouvons tous la recevoir dans un baiser divin. C'est une relation amoureuse, immense, intense, qui se joue là.

Moïse, lui, a l'expérience de la forme divine, mot que la Bible des Septante a traduit par « gloire ». Certes, c'est aussi la gloire divine dont il a l'expérience. Mais je ne crois pas qu'il faille évacuer ce que le mot hébreu veut dire d'une façon beaucoup plus précise, c'est-à-dire la « forme » divine. Ne pensons pas que lorsque le Christ s'incarne, il prend la forme de l'Homme. Non, c'est l'Homme dont la forme du corps obéit à la forme divine. Celle-ci est archétypale, fondamentale. C'est pourquoi l'Homme à l'image de Dieu est image de Dieu jusque dans la forme de son corps et jusque dans les informations qui sont contenues dans chaque cellule du corps. Et l'information fondamentale qui est là, c'est celle qui demande, qui nous demande à chacun, avec urgence, de faire croître la semence, de la faire grandir à l'intérieur de nous, de devenir des Fils.

Enfanter le « Fils » divin

Dans les Evangiles, les apôtres viennent trouver Jésus, qui est à l'intérieur d'une maison. Comprenons ce que veut dire « à l'intérieur ». Les apôtres sont à l'extérieur et ils viennent dire : « Ta mère te cherche. » Jésus dit : « Qui est ma mère ? » Jésus sait bien qui est sa mère biologique, mais s'il pose cette question, c'est – comme dans une maïeutique – qu'il veut faire dire aux apôtres que ce sont eux qui sont « mère » du Christ. Comme nous tous. C'est d'ailleurs ce que Jésus va confirmer en disant : « Vous êtes ma mère quand vous faites la volonté de mon Père. » Et la volonté du Père n'est pas la volonté d'un monarque absolu. C'est notre liberté fondamentale, qui a choisi de vivre la grande aventure, la bouleversante aventure d'être un espace matriciel de la croissance du Fils à l'intérieur de nous. Quand je dis « espace matriciel », c'est contenu dans le nom d'Adam. *Adam*, si vous prenez la première et la dernière lettre, c'est le mot « aime » en hébreu, qui veut dire la « mère ».

Nous sommes tous « mère », hommes et femmes ici. Il ne s'agit pas, bien sûr, d'une maternité biologique. Nous seules, femmes, nous avons la maternité biologique en image. Mais ontologiquement, fondamentalement, nous sommes tous enceint de Dieu et nous avons tous à nous mettre au monde. Et nous l'avons complètement oublié, tellement nous sommes polarisé sur le monde extérieur. C'est cela le drame de ce qui fut appelé « l'exil » au

troisième chapitre de la Genèse – j’ai éradiqué le mot « chute » de mon vocabulaire, parce que ce mot n’existe pas dans les textes. En revanche, nous sommes en exil de nous-même, en exil de notre intériorité, en exil de l’autre côté de nous, qui est lourd de la présence divine. L’autre côté de nous, qui est une matrice, une immense matrice dans laquelle nous avons à porter en gestation, pendant toute notre vie, le Fils divin.

Nous avons à le devenir : c’est grandiose, immense. C’est lorsque nous serons devenu Fils que nous serons, à ce moment-là, épousé de Dieu. Nous sommes appelé à être épousé de Dieu. Pour l’instant, dans notre situation d’exil, nous ne sommes même pas encore des Hommes. Nous sommes un monde animal. Il n’y a qu’à ouvrir les journaux : un monde terriblement cruel. Nous vivons dans des rapports de force et nous nous entretenons. C’est d’ailleurs ce qui est décrit dans le livre de la Genèse avec tous les descendants de Caïn, qui sont tous des tueurs. Mais vient un moment où il y a un retournement. Ensuite, c’est toute une humanité qui est en train de se redresser. Nous sommes proche de cette charnière. Il faut que nous en devenions conscient.

Matrice d’eau : découvrir l’autre côté de l’être

Il nous faut donc obéir à l’instance du corps. En tant que matrice, le corps que nous sommes est composé essentiellement de trois matrices : la *matrice d’eau* au niveau du ventre, la *matrice de feu* au niveau de la poitrine et la *matrice du crâne*. Ce qui, dans les Evangiles, va être appelé baptême d’eau, baptême de feu, baptême du crâne. Nous allons retrouver cela dans toutes les traditions. Il n’y en a aucune qui ne connaisse les trois matrices. Les Chinois les appellent des « champs de cinabre ». Le cinabre est une matière, un corps qui va reconduire l’Homme à son éternité, pour autant qu’il assume les mutations successives. C’est de ces trois matrices que je vais vous parler, parce que je ne peux pas entrer dans tous les aspects du symbolisme du corps. Ces trois matrices sont notre fonction essentielle. Malheureusement, nous ne le savons pas.

Nous restons continuellement dans la matrice d’eau. Nous sommes confondu avec elle, noyé en elle, c’est-à-dire noyé dans notre inconscient, noyé dans un monde psychique cruel, où nous nourrissons l’autre côté qui est le Satan. Ce qui est exprimé d’une façon tout à fait formelle au troisième chapitre de la Genèse, où le Satan mange notre poussière. Qu’est-ce que la poussière qui est en nous ? C’est la poussière d’énergies potentielles qui nous habitent. L’autre côté de nous est infiniment riche d’énergies potentielles. C’est un cosmos entier. Quand il nous est dit, dès le départ, que « dans le principe, Dieu créa les cieux et la terre », cela signifie que les cieux sont à l’intérieur de nous. Les Evangiles vont le confirmer. Les cieux, c’est un cosmos immense, un potentiel immense, peuplé de vivants – *haimot*, la « vie » en hébreu. Ces vivants sont symbolisés par des animaux. Des animaux que nous connaissons dans notre monde extérieur, mais qui sont à l’intérieur de nous. Souvenez-vous de Basile de Césarée, en particulier, qui dit : « Ça hurle, ça pique, ça mord, ça déchire, ça tue à l’intérieur de nous. » Nous avons une puissance, une énergie, une violence énorme à l’intérieur de nous. D’ailleurs, dans les Evangiles, le Christ dit : « Si vous voulez conquérir le royaume, pénétrez votre violence. » Allez nommer tous ces animaux, là. En effet, Adam va être appelé à nommer les animaux, non pas pour voir s’il appelle un chat un chat, et un tigre un tigre. Mais pour nommer, pour voir ce que cela constitue pour lui. Afin que ses énergies potentielles deviennent de l’information, que nous les intégrions. Nous savons aujourd’hui – en physique quantique – que l’énergie, c’est de l’information.

De l’image divine à la ressemblance

Nous avons à construire l’Arbre de la connaissance pour en devenir le fruit. Le fruit, c’est le Saint Nom. C’est la semence, symbolisée par la petite lettre *Yod* en hébreu, – la plus petite lettre de l’alphabet – qui elle-même est le symbole de YHWH. Un nom imprononçable.

Je respecte la tradition de nos frères juifs en ne le prononçant pas, mais en l'épelant : *Yod – Hé – Vav – Hé*. Quatre lettres qui nous composent. Nous avons tous à le devenir. Lorsque Moïse fait l'expérience bouleversante du Buisson ardent, il entend la voix de YHWH, qui lui dit : « Je suis qui je suis *en devenir*. » On oublie toujours de traduire cette dimension du devenir. Or, il s'agit bien d'un inaccompli, c'est-à-dire que Moïse se trouve devant son devenir, le Saint Nom, YHWH. Que nous avons tous à devenir dans notre nom secret, chacun de nous. Que nous construirons en intégrant toutes les énergies potentielles, qui sont dans nos cieux intérieurs. Mais nous n'avons pas encore compris cela.

Le drame de l'oubli : c'est pourquoi il est important de sentir à quel point nous sommes dans une errance dans la matrice d'eau. Dans une errance, car nous allons à droite, à gauche, puis nous retournons à droite pour repartir à gauche, etc. Nous sommes comme des poissons dans l'eau, mais qui n'y sont pas tellement bien et qui ne savent pas très bien où ils vont. Heureusement, ils sont saisis dans un « faire divino-humain ». Je veux dire par là, qu'au sixième jour de la Genèse, lorsque Dieu crée l'Adam, c'est-à-dire qu'il nous crée – c'est un présent, c'est à chaque instant, ce n'est pas une histoire passée – il est dit qu'« Il nous *crée* dans l'image, mais nous allons être *fait* à la ressemblance divine », capable de ressemblance divine. Il y a deux verbes en hébreu, qui sont recouverts par un seul verbe dans la Septante. On dit souvent que nous sommes créés à l'image et à la ressemblance de Dieu. C'est faux : l'Homme est *créé* dans l'image seule, mais il *va faire* et il *va être fait* par Dieu pour aller vers la totalité de lui-même, vers la ressemblance. C'est pourquoi la Bible est pleine de : « Va vers toi. » Une injection que Dieu donne à Abraham, lorsqu'il n'est encore qu'Abram, parce qu'il est encore stérile. Mais la stérilité du couple d'Abram et Sarah, c'est notre stérilité à tous, par rapport à l'enfant qui meurt à l'intérieur de nous. Dieu va lever la stérilité d'Abram, qui va devenir du coup Abraham. Il recevra l'ordre divin, l'invitation divine : « Va vers toi. »

Nous retrouvons cela dans le Cantique des cantiques. Quand le bien-aimé dit à la Shulamite : « Mais va vers toi. » Nous avons à entendre l'appel d'aller vers nous-même et de sortir de notre stérilité. C'est la première étape dans laquelle l'humanité est encore tout entière, dramatiquement. A l'exception des êtres qui s'élèvent dans une sainteté, dans une beauté admirable, et il y en a de plus en plus. Mais le collectif en général se trouve dans une inconscience absolument tragique. Il s'en contente et compense cela par le consumérisme. Chercher le bonheur à l'extérieur, acquérir à l'extérieur. Au lieu d'acquérir le Royaume, au lieu d'aller nommer tous les animaux qui nous habitent et qui nous dévorent. Nous avons vraiment à faire un travail extraordinaire à l'intérieur de nous. La matrice d'eau va être mise en ordre, à peu près, par la loi morale : « Tu dois, tu ne dois pas ; c'est bien, c'est mal. » Dans le fond, nous sommes obligés d'éduquer l'être comme cela. Mais il y a un moment où cela n'a plus de poids pour nous, ce n'est plus possible. Il faut que nous sortions de cela pour aller vers un autre paradigme. Le bien et le mal ne sont pas ontologiques. Dieu n'a pas créé le bien et le mal. L'Arbre de la connaissance, ce n'est pas celui du bien et du mal ; il est celui de ce qui est accompli de nous et de ce qui n'est pas encore accompli. Il s'agit d'arriver à cet accomplissement.

L'expérience de l'errance

L'errance est symbolisée par les intestins avec tous les méandres intestinaux. Les intestins ont deux fonctions fondamentales : celle de l'assimilation du bol alimentaire et celle de l'élimination. L'errance n'est d'ailleurs pas totalement stérile. Car si nous étudions vraiment les textes et si nous étudions aussi les expériences et les mythes, nous allons voir que durant toute l'errance, nous acquérons – c'est l'assimilation du bol alimentaire – beaucoup plus de connaissances que nous ne le pensons. Elles sont là, mais elles n'arrivent pas encore au niveau du cortex. Prenez par exemple Oedipe, qui va voir la Pythie de Delphes pour lui demander : « Qui suis-je ? » Voilà l'interrogation essentielle, alors qu'il est dans l'errance. Mais, plus tard, quand il arrive devant la Sphinge, à ce moment-là, la

connaissance arrive. Il est là dans la grande puissance d'un face à face avec lui-même que symbolise la Sphinge. C'est pourquoi lorsqu'elle lui dit : « Quel est l'animal qui est sur quatre pattes le matin, sur deux pieds à midi, sur trois pieds le soir ? », il sait que c'est l'Homme. Non pas l'Homme qui marche sur quatre pattes parce qu'il est un petit bébé, mais parce que nous sommes identifié à notre monde animal intérieur.

La verticalisation, se mettre sur ses deux pieds – le midi de notre être – demande justement de prendre une distance par rapport à la matrice d'eau, de la voir et d'entrer en elle par le baptême. Dans d'autres traditions, ce seront d'autres rites, comme par exemple la circoncision chez nos frères juifs, etc. Mais nous retrouvons partout le symbole de l'eau dans toutes les traditions – un symbole pénitentiel – où nous prenons conscience de notre inaccompli. Nous ne voyons qu'après avoir tout essayé : nous avons été à droite, à gauche, etc. C'est une démarche négative : ce n'est pas cela, ni cela, ni cela. Nous ne pouvons aller vers nous-même que par une démarche négative. Nous ne sommes jamais réduit à ce que nous croyons être de nous-même. Nous pouvons toujours aller plus loin en nous-même, toujours plus loin.

C'est la même démarche que la recherche de Dieu. Dieu, cette semence divine, est en nous. Nous ne pouvons absolument pas nous arrêter à « Dieu est ceci ou Dieu est cela » : Il n'est pas. C'est dans l'errance apparente – que nous n'avons pas à nommer échec mais expérience – que nous arriverons un jour à ce qui correspond au niveau de la *deuxième lombaire*. A ce niveau, il se passe quelque chose de tout à fait intéressant. D'abord, c'est l'aboutissement de la moelle épinière. La moelle épinière est arrivée jusqu'au sacrum pendant les trois premiers mois de la vie intra-utérine ; puis elle est remontée jusqu'à la deuxième lombaire. Elle a laissé une mémoire au niveau du sacrum – c'est très probablement pour cela que le sacrum est appelé « sacrum » et les premières vertèbres « sacrées ». Parce que la moelle épinière est comme la sève de l'Arbre de vie, qui est descendu jusqu'au sacrum et qui est remonté jusqu'à la deuxième lombaire. Si bien que nous sommes entre ces deux pôles – comme entre les deux pôles d'un aimant – et conduit par un Dieu amoureux de nous, qui nous appelle et nous conduit jusqu'à la deuxième lombaire. A cet endroit-là, les Chinois posent un point d'acupuncture extrêmement important, qui s'appelle le *ming meng*. Ils disent qu'à ce niveau, le ciel antérieur passe dans le ciel postérieur. C'est-à-dire que nous faisons une expérience céleste. Nous entrons dans une résonance avec le noyau divin de nos profondeurs.

L'accession au « Je suis »

Là, nous entrons en résonance avec le petit *Yod* – qui est le « Fils » – sans savoir encore que c'est Lui. Nous ne savons rien, mais c'est inoubliable. C'est l'expérience que va faire Jacob lorsqu'il va dormir au pied de l'échelle qui va se dérouler devant lui pendant la nuit. En haut de l'échelle, le Seigneur YHWH l'attend. Jacob devra monter sur l'échelle ; les anges montent et descendent le long de cette échelle. Dans cet archétype fantastique est décrite toute une dynamique, qui va de l'image jusqu'à la ressemblance. Le Jacob qui s'est endormi la veille n'est pas le même homme lorsqu'il se réveille le lendemain. Il ne sait pas encore où il va, mais il sait qu'il y a un sens à sa recherche, à son chemin. C'est alors qu'il se met en route pour aller prendre une épouse. L'expérience du *Yod*, c'est aussi le moment du Buisson ardent pour Moïse, qui est appelé par le Saint Nom. Celui-ci révèle à Moïse ce qu'il est, qu'il n'est pas encore accompli mais sur la voie de l'accomplissement. C'est aussi le moment où l'apôtre Paul est mis à bas de son cheval sur le chemin de Damas. Il voit le Seigneur, le Christ, qui est le YHWH de l'Ancien Testament. Dans les Evangiles, le Christ dit : « Avant qu'Abraham fut, je suis. » Je suis, c'est la dimension d'éternité, qui est présente en chaque instant de notre temps historique.

Chaque instant de notre temps, soit nous le réduisons au temps historique, et c'est la banalité, l'ennui, la répétition et la banalisation. Soit nous le verticalisons, dans l'éternité avec la présence divine, présence que nous pourrions vivre dans un ancrage en Lui. C'est ce qui

se passe là, dans l'expérience du *ming meng* – je reprends l'expression chinoise – cette expérience que nous faisons à ce moment-là. Expérience lumineuse, étonnante, du fait qu'on n'est plus le même après et qu'on prend une distance par rapport au collectif. On sait que la matrice d'eau devient matricielle. Elle n'est plus le lieu de l'errance, mais un lieu dans lequel on va baigner de façon consciente pour aller nommer tous les animaux qui le hantent, toutes les énergies qui l'habitent, afin d'accomplir la totalité du monde animal, de la potentialité. Une potentialité que les physiciens de la physique quantique retrouvent aujourd'hui. Il semble en effet que le moindre morceau de matière est fait d'états différents. Un assemblage d'états dont un seul est observable. Mais il y a tous les autres, qui contiennent un potentiel incroyable et qui ont l'information de leur devenir. Nous retrouvons cela au niveau de notre être.

Lorsque l'Homme obéit à cet ancrage, à cette information, et qu'il prend une distance par rapport au collectif, il entre dans sa véritable personne. Il reste le fils et la fille de papa et maman, bien sûr, mais cela demeure secondaire. Il entre dans une autre identité, une identité divine. C'est dans ce sens-là que le mythe d'Œdipe – allant chercher son identité auprès de la Pythie de Delphes : « Qui suis-je ? » – est tellement intéressant. Nous pouvons lire le mythe d'Œdipe à un tout autre niveau de lecture que celui de Freud, bien que celui de Freud soit tout à fait juste au niveau psychologique. Il peut être lu aussi à un niveau ontologique. Mais revenons à cette sortie de la matrice d'eau. Après avoir fait l'expérience du numineux à l'intérieur de nous – qui peut être très différente pour chacun de nous – nous ne sommes plus le même après. Nous savons que le divin est là et que nous avons à le devenir.

Nous sommes donc dans cet instant du « Je suis ». A vivre dans la plénitude de l'instant, si dur soit-il, car quelquefois il est très douloureux à vivre. Lorsque nous avons déjà travaillé et pris conscience que ce n'était plus un problème de bien et de mal, de permis et de défendu, mais qu'il s'agit d'aller vers un autre paradigme, nous prenons conscience qu'il y a une présence en nous, qui nous informe de quelque chose de tout à fait autre et de personnel. D'une liberté inaliénable qu'aucune institution extérieure ne peut entraver, ni venir aliéner. Il se crée une intelligence cachée, une sagesse quelque part en nous, qui relève du « Je suis » à l'intérieur de nous, qui fait que nous entrons dans la dimension de la personne.

Un retournement radical

Tant que nous étions dans la matrice d'eau, nous enfermions les énergies que nous appelions mal derrière les grilles des interdits. Maintenant, quand nous allons être conduit vers le mal, il ne s'agira plus de cela. Mais bien de prendre en main les énergies et de les transformer. Car elles sont de la future information et il conviendra de les intégrer. A ce moment-là, c'est un retournement radical que nous avons à faire à l'intérieur de nous. C'est ce que Dieu dit à Adam, lorsqu'Adam a mangé le fruit de l'Arbre de la connaissance avant de l'être devenu, indûment. C'est ce que nous continuons de faire, chacun de nous – là encore, c'est un présent, ce n'est pas une histoire passée, c'est maintenant, tout de suite. Dieu nous dit quand il parle à Adam : « Voilà les conséquences de ton geste, tu mangeras ton pain à la sueur de tes narines. » Cela n'a rien à voir avec une malédiction divine, avec une punition divine. Dieu est amour, mais il nous dit : « Voilà, tu es libre, tu as choisi librement de faire cela, mais en voilà les conséquences. » Tu seras donc esclave du Satan, auquel tu t'es donné. Jusqu'à ce que tu te retournes vers ta *Adamah*, c'est-à-dire vers ta matrice intérieure : « Parce que tu es poussière, et vers la poussière, retourne-toi. » C'est elle qui contient tout ton devenir. C'est elle qui est la richesse potentielle de ton être ; tout cela est à l'intérieur de toi. D'où la *Teshouvah* en hébreu, qui est le « retournement », la « métamorphose ».

Alors, nous entrons dans notre vraie dimension d'Homme. Cela se produit quand nous retournons vers les normes ontologiques de notre être, qui sont décrites dans les deux premiers chapitres de la Genèse. Là, nous comprenons ce que nous sommes véritablement – et non plus ce que nous entendons ordinairement par la phrase « Dieu créé l'Homme,

mâle et femelle, à savoir homme et femme. » Moi, Annick, je suis *femelle* biologiquement, mais je peux être *mâle*, si je me souviens de l'autre côté de moi – « mâle » est le même mot que le verbe « se souvenir » en hébreu. Si je me souviens de tout le potentiel, qui est le féminin de mon être. Féminin voilé, car confondu avec la femme que l'on voit à l'extérieur. Si je comprends qu'il s'agit du féminin voilé – du réel voilé dont parlent aujourd'hui les philosophes et les physiciens de la physique quantique. Je vais essayer d'aller vers moi-même et d'enlever les voiles du féminin, afin de réaliser la totalité de moi-même. Voilà le but de ma vie, le but de nos vies à chacun. Là, nous devenons *mâle*, quelle que soit notre situation biologique. Mais, au contraire, tant que nous restons identifié à la matrice d'eau, identifié à l'inconscient, nous sommes tous *femelle*. C'est pourquoi il est dit au début du livre de Noé : « Les hommes se multipliaient sur la terre, mais ne mettaient au monde que des filles. » Je me demande comment ils pouvaient se multiplier, s'ils ne mettaient au monde que des filles ! Cela veut dire qu'ils ne mettaient au monde qu'une humanité femelle, et nous sommes aujourd'hui une humanité femelle. Il s'agit de devenir des Hommes.

Matrice du feu : lutte avec l'adversaire

Il s'agit de nous redresser, de nous verticaliser véritablement aujourd'hui. C'est l'urgence. Nous entrons à ce moment-là dans la matrice de feu. Notre corps, à ce niveau-là, est une forge. C'est la vésicule biliaire, qui est la matrice de cet étage de feu. La rate et le pancréas symbolisent les terres profondes dans lesquelles nous allons chercher les énergies inaccomplies afin de les accomplir. Nous sommes là devant des organes extrêmement puissants, forts, intéressants. Nous retrouvons là, d'ailleurs, l'intelligence et la sagesse que nous avons à devenir. Intelligence dans la rate, sagesse dans le pancréas : *Pan-kréas* en grec, *Kol-Basar* en hébreu, « toute chair ». Nous retrouvons là la « chair » et l'instance de la chair qui demande à être accomplie.

Nous allons saisir toutes les énergies-là pour, non plus lutter *contre*, mais *avec* elles. Pour les transformer, les intégrer. Nous ne pouvons le faire qu'avec la présence divine. Nous retrouvons ici le mythe de Job placé par Dieu dans une situation d'épreuve pour sortir de l'impasse où il se trouve. Job se croyait un être tout à fait remarquable : il était bon, généreux, etc. Comment ne pas être content de soi-même dans ces conditions ? Il était dans un narcissisme tragique, dans une impasse. Il était content de lui, il ne pouvait pas s'accomplir. Alors Dieu le met par terre, tout simplement, comme il le fera avec l'apôtre Paul. Job se révolte et certains de ses amis viennent lui faire la morale. Mais il les envoie promener : ces malheurs-là ne jouent plus pour lui. Ce n'est que quand le Seigneur lui-même, YHWH, vient vers lui et lui fait visiter tous les animaux de ses profondeurs – qui commencent par le lion et se terminent par l'aigle – qu'il va muter. Nous retrouvons là le tétramorphe présent dans toutes les traditions : un animal fabuleux, avec des pieds de taureau, un corps de lion, des ailes d'aigle et un visage humain. C'est dans cet espace que nous entrons avec la *guerre sainte*. Une guerre qui n'est plus la guerre *contre*, mais la guerre *avec* ses énergies. J'assume mes énergies, j'assume ce passionnel et je les transforme avec l'arme de l'amour. Car il n'y a pas d'autres armes que l'amour dans la guerre sainte.

L'accomplissement

C'est le foie qui va thésauriser l'accompli. Dans le mythe grec de Prométhée, quand celui-ci va voler le feu du ciel dans la forge de Héphaïstos, toute la tragédie se répand sur la terre. Prométhée en prend conscience et décide de venir remettre le feu où il l'a pris. Il retourne dans la forge et replace le feu. A ce moment-là, Héphaïstos le fait entrer dans sa matrice de feu : il l'attache au sommet du mont Caucase. Là, Prométhée va assumer, pendant des nuits, la froideur de la nuit et, pendant des jours, la chaleur du jour. Pendant mille ans. Le jour, un aigle vient lui manger le foie. Qu'est-ce que cette relation de Prométhée à l'aigle ? L'aigle est – comme dans tous les mythes – gardien du seuil. Il garde

la porte de la matrice de feu, cette partie si importante de notre être. Avec les clavicules qui sont les petites clés qui ferment la porte. L'aigle est présent comme pour interroger Prométhée : « Est-ce que tout est accompli ou est-ce que tout n'est pas encore accompli ? Si tout n'est pas accompli, retourne dans la nuit. » L'aigle est le gardien qui, tel l'ange avec l'épée divine, garde le chemin de l'Eden, comme dans le troisième chapitre de la Genèse.

Les alternances de jour et de nuit se répéteront autant de fois que cela sera nécessaire pour que tout soit accompli. Dans la nuit, on va chercher les énergies inaccomplies. On va travailler avec amour, avec puissance. La puissance qui nous est conférée par Dieu. Dans la journée, nous nous accomplissons, l'oeuvre s'accomplit. On va retrouver cela dans le mythe de Noé : la descente avec le corbeau dans les profondeurs et la montée dans la lumière avec la colombe. L'arche de Noé, c'est la matrice de feu, où Noé va accomplir la totalité de lui-même. Tous ses animaux sont rentrés dans l'arche et il va en assumer la totalité. C'est pourquoi saint Hilaire de Poitiers dit en parlant de Noé : « Quand il sort de l'arche, il est le prémisses du Messie à venir. » Il peut dire : « Tout est accompli. » A ce moment-là, il boit du vin, il s'enivre, il se dénude, il est dans la connaissance totale. C'est l'ivresse de la connaissance totale. C'est l'ivresse de l'Esprit saint totalement acquis, totalement accompli. Après, il entre dans la tente et vient le moment de la matrice du crâne.

La plus grande arme, c'est l'amour

Dans la matrice de feu, nous luttons et travaillons avec. Souvenez-vous du combat de Jacob avec l'ange. Jacob voit arriver vers lui son frère Esaü, qui veut le tuer. Jacob a terriblement peur et lui fait envoyer des présents pour essayer de l'amadouer, de le faire changer d'avis. Mais Esaü décide de le tuer, car il a une rancune féroce envers son frère qui lui a pris le droit d'aînesse. C'est encore une grande histoire, bien symbolique, mais je n'ai pas le temps de vous en parler. Jacob va rester seul toute une nuit. Il se trouve là devant un monstre qu'il doit épouser: sa peur de mourir, la haine de son frère et, sans doute, tous les troupeaux de l'âme qui accourent là, qui font qu'il est dans une peur et dans un état tragique. C'est la nuit de l'âme. Toute la nuit, il va travailler avec les armes de l'amour. Il va pardonner à son frère et accepter éventuellement de mourir. Il va assumer, intégrer tous les troupeaux de l'âme. Si bien qu'à l'aube, il est vainqueur. Son frère se précipite vers lui et au lieu de le tuer, il l'embrasse. A ce moment-là, Jacob boite. Il est blessé à la hanche, parce qu'il a passé cette porte tellement importante. Là, c'est le début de la matrice de feu. Le verbe « boiter » est le même mot que le fameux « côté » –qui n'a jamais été une côte : on ne boite pas avec une côte, mais avec un côté. C'est pourquoi il s'agit de l'autre côté de nous.

L'arme la plus grande, c'est l'amour. Dans le Cantique des cantiques, un des derniers versets est généralement traduit par « l'amour est plus fort que la mort ». C'est une traduction juste, mais je crois qu'il est plus juste encore de traduire : « La force de l'amour nous permet une mutation. » Car toute énergie acquise nous fait entrer dans une mutation, c'est-à-dire un nouveau champ de conscience. C'est toute la montée de conscience. C'est la grande aventure de la conscience, dont parle aussi Sri Aurobindo. C'est toute cette aventure de la vie, où nous construisons le Nom à l'intérieur de nous, où nous nous construisons. La seule arme est l'amour. L'amour, c'est transformer un animal en amour, en lumière. C'est cela la vie, la vraie vie.

Nous avons constamment de tels événements dans notre vie, qui sont des faces à face où nous nous heurtons à l'adversaire. Le Satan, c'est le nom qui veut dire « l'adversaire ». Mais l'adversaire n'est pas l'ennemi. Il est celui dont le rôle ontologique est de nous montrer l'autre côté de nous-même. Il ne nous vainc que lorsque nous lui donnons la puissance. C'est à nous de lui parler et de le nommer, avec la grâce de Dieu. Car si nous sommes avec la force de Dieu, il n'a aucun pouvoir sur nous. Telle est la guerre sainte à l'intérieur de nous. C'est cela que notre corps vit et recèle. A ce moment-là, nous transformons chaque cellule de notre corps. Si j'avais un tableau, je pourrais faire un dessin

– chaque cellule comprend une partie capable de refaire toute la cellule. Par exemple, si je prends une cellule de la peau, il y a en elle une toute petite partie qui est capable de refaire de la peau. Tout le reste de la cellule est là d'une façon apparemment aberrante. C'est ce qui fait d'ailleurs l'objet du clonage, parce qu'avec toute une cellule, on pourrait refaire un corps tout entier. La cellule a l'information du corps tout entier. Je crois que lorsque nous faisons ce travail d'accomplissement de notre être, la partie intelligente correspond à la partie accomplie de nous et la partie apparemment aberrante à la partie inaccomplie. Je crois pouvoir dire que lorsque nous faisons un travail sur nous-même, cette partie inaccomplie s'accomplit. Notre corps s'illumine. La cellule s'illumine. A la limite, l'Homme peut devenir un Homme de lumière. Il y a des êtres comme cela – Séraphin de Sarov, par exemple – qui se sont transfigurés de leur vivant. Si vous lisez les livres d'Henri Corbin sur le soufisme, vous verrez que des êtres se sont transfigurés de leur vivant.

Matrice du crâne : la résurrection

Nous avons à choisir entre la transfiguration de l'être dans l'accomplissement de la totalité de nous-même, ou une fin souvent tragique, comme par exemple dans les maisons de retraite que nous connaissons aujourd'hui. C'est un choix radical, il n'y a pas de milieu. Nous avons à prendre ce chemin de lumière, où nous sommes accompagnés d'un Dieu d'amour et d'un Satan qui n'a aucun pouvoir sur nous, si nous ne le lui donnons pas. Mais, malheureusement, nous le lui donnons souvent et nous reconduisons tous les jours le mythe que nous appelons le *péché originel*. Un mythe qui n'a rien d'originel, mais qui est de tous les jours, de chaque instant. Lorsque le travail est fait, nous sommes emmené dans une dernière étape de nous-même : la matrice du crâne, le lieu d'une nouvelle naissance. Qu'est-ce que c'est que cette nouvelle maternité ? Souvenez-vous du *Tao* chez les Chinois, qui naît par le sommet du crâne. Souvenez-vous de Zeus chez les grecs, qui épouse Métis, la plus haute instance de la sagesse. De leur union va être conçue celle qui naîtra sous le nom de Athéna, que Zeus porte derrière son front. Zeus assume son ultime gestation. Quand il arrive au moment des douleurs de l'accouchement, il fait appeler Héphaïstos, le Dieu du feu. Celui-ci arrive et fend en deux le crâne de Zeus. Athéna va sortir toute casquée d'or du crâne de Zeus. Je n'invente rien, les mythes le disent : c'est la résurrection.

Qu'est-ce que la résurrection ? C'est ce que le Christ va vivre dans la matrice du crâne – le Golgotha est le « lieu du crâne ». Nous disons toujours que c'est par ses souffrances que Dieu nous guérit. Mais la souffrance est inhumaine, la souffrance n'est pas ontologique. Ce n'est pas elle qui guérit. Elle peut participer de la guérison, pour autant qu'elle soit reconduite à l'épreuve fondatrice. Lorsque le Christ descend dans les enfers, les dernières entrailles, il a traversé toute la matrice de feu. Après le baptême d'eau, il a vécu la matrice de feu durant toute sa vie publique, où il a rencontré tous les démons de l'humanité, à travers le paralytique, le sourd-muet, l'aveugle, etc. Nous ne voyons généralement que le côté superficiel du « Lève-toi et marche ». Mais il le dit aussi : « Qui a des oreilles pour entendre, entende, des yeux pour voir, voit. » Le Christ descend dans un autre espace-temps que le nôtre et, là, il se mesure aux démons de l'humanité. Si l'aveugle guérit, c'est parce que le Christ a intégré le démon de la cécité. Si le paralytique guérit, c'est parce qu'il a intégré celui de la paralysie.

Le Christ a vraiment traversé toute la matrice de feu et, maintenant, il va vers le baptême du crâne. Il entre dans les profondeurs d'une autre dimension encore, dans l'espace ultime, dans les enfers ultimes. Les enfers – source de la vie – sont la source de nous-même. Là, le Christ va réaliser ce qui est écrit dans le livre de la Genèse, lorsque Dieu parle au serpent, après qu'il ait proposé le fruit de l'Arbre de la connaissance avant l'heure : « Une inimitié, je place entre toi et *Ishah*. » C'est-à-dire entre toi et l'autre côté de l'Homme. « Je place une inimitié entre sa semence et ta semence. Toi, tu l'écrases au niveau du talon. La semence d'*Ishah* t'écrase au niveau de la tête. » Qu'est-ce que cela veut dire ? Cela signifie que, dans cet instant d'éternité qu'est le Golgotha, la semence d'*Ishah* – qui est

YHWH, le « Je suis », le Christ que nous portons tous à l'intérieur de nous – va écraser le Satan. Donc, le Christ a pris la tête de l'humanité, en tant qu'il prend la tête de notre vie. Mais pour cela, nous avons à faire sortir le Satan, qui a pris la place de Dieu dans le *Bereshit*, notre principe. C'est ce que le Christ dénonce dans les Evangiles, quand il dit : « Votre père, c'est le diable. » C'est pourquoi nous avons un exorcisme à réaliser absolument. Nous avons à redonner à Dieu – quelle que soit notre tradition – sa présence dans le principe de notre être.

Vers une nouvelle conscience

Le Christ, qui est universel – il n'appartient pas aux chrétiens, mais à toutes les traditions – écrase le Satan. C'est en cela qu'il prend la tête de l'humanité. Il le fait non pas à notre place, mais pour que nous puissions le faire. Car nous pouvons le faire. C'est dans cette force-là, dans cette présence-là, que nous pouvons parler au Satan et lui dire : « Tu n'as aucun pouvoir sur moi. » Dans ma vie, je peux vous dire que je l'ai rencontré plusieurs fois. Et à chaque fois, je lui ai parlé. Cela a été des luttes quelquefois très difficiles. Mais à chaque fois, il est parti, avec la grâce de Dieu. Dans des conditions parfois douloureuses, difficiles. Mais quelle grandeur est entre nos mains ! Quelle force est entre nos mains ! Nous n'en avons pas suffisamment conscience. Oui, nous avons une puissance de vie incroyable. Le Christ dit : « Tout ce que j'ai fait, vous pouvez le faire. » Nous sommes là comme des enfants de chœur, une humanité balbutiante, ne sachant pas notre grandeur. Quand le Christ rencontre le Satan et le vainc, c'est la résurrection.

Nous sommes tous déjà en puissance des ressuscités. C'est dans le corps que la grande alchimie de l'être se fait. On ne peut s'accomplir que si nous devenons conscient, que si nous prenons l'engagement du retournement, que si nous sortons de l'infantilisme du bien et du mal, que si nous cessons d'être content de nous et d'avoir bonne conscience. La bonne conscience, c'est la catastrophe ! Car il s'agit d'une *montée* de conscience, de changer de paradigme. Aujourd'hui, nous sommes pris collectivement dans une énorme mutation. Il faut que le collectif fasse cette mutation urgemment. On pourra prendre toutes les mesures écologiques à l'extérieur, si l'écologie ne se joue pas à l'intérieur de nous, elle sera inefficace à l'extérieur. C'est cela l'urgence aujourd'hui : devenir des Hommes. Au plus vite. Dans l'amour de Dieu.

Annick de Souzenelle